

L'architecture gothique à la cathédrale de Toulouse aux XIV^e et XV^e siècles

CHRISTIAN FREIGANG

Le chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse est sans aucun doute le bâtiment gothique le plus ambitieux de la ville, et avec les grandes églises mendiante des Augustins et des Dominicains, il est la seule construction gothique monumentale à avoir survécu aux vicissitudes des temps. L'histoire de sa construction couvre, pour une part considérable, la fin du XIII^e siècle. Commencé au milieu des années 1270 sous l'évêque Bertrand de L'Isle-Jourdain, le bas-côté nord et une large partie du déambulatoire à chapelles rayonnantes ont été terminés vers 1300. Si les recherches récentes se sont consacrées à ces premières étapes de construction, les études concernant le XIV^e siècle font pratiquement défaut, mis à part les recherches sur la sculpture décorative du XIV^e siècle, présentées par Michèle Pradalier-Schlumberger¹ et quelques analyses archéologiques². Jean-Louis Rebière a publié récemment ses observations sur la dernière étape de construction, au début du XVI^e siècle³. Le chevet représente un projet de très grande envergure, qui prolonge, selon une conception et un style complètement différents, la grandiose nef édifiée dans le deuxième quart du XIII^e siècle. La disposition à nef unique, solution hardie d'un style gothique primitif méridional, a fait place à un très long chevet à trois vaisseaux, accompagné de chapelles latérales et d'un déambulatoire avec chapelles rayonnantes, le tout dans un idiome de gothique dit rayonnant⁴ (fig. 1 et 2). La plupart de ces chapelles ainsi que les bas-côtés et le déambulatoire furent édifiés jusque dans les années 1340 (fig. 2).

1. Pradalier-Schlumberger, 1996, p. 228-230 ; Pradalier-Schlumberger, 1998, p. 233-234.

2. Freigang, 1992, p. 143-149.

3. Rebière, 2014 ; Catalo et Cazes, 2010 ne traite pas de l'architecture monumentale.

4. Lahondès, 1890 ; Lahondès, 1920, p. 25-57 ; Rey, 1929a ; Rey, 1929b ; Rey, 1934, p. 194-200 ; Schürenberg, 1934, p. 36-39 ; Lambert, 1958 ; Pradalier-Schlumberger, 1979-1980 ; Freigang, 1992 ; Pradalier-Schlumberger, 1996 ; Pradalier-Schlumberger, 1998, *passim*. Pour les restaurations voir Cazes, 1979-1980 ; Freigang, 1992, p. 121-124 ; Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Série 082/032 (anciennement cartons Haute-Garonne 915-917) ; Toulouse, ADHG, V 98, V 101, V 105, V 108, V 109, V 110, V 129.



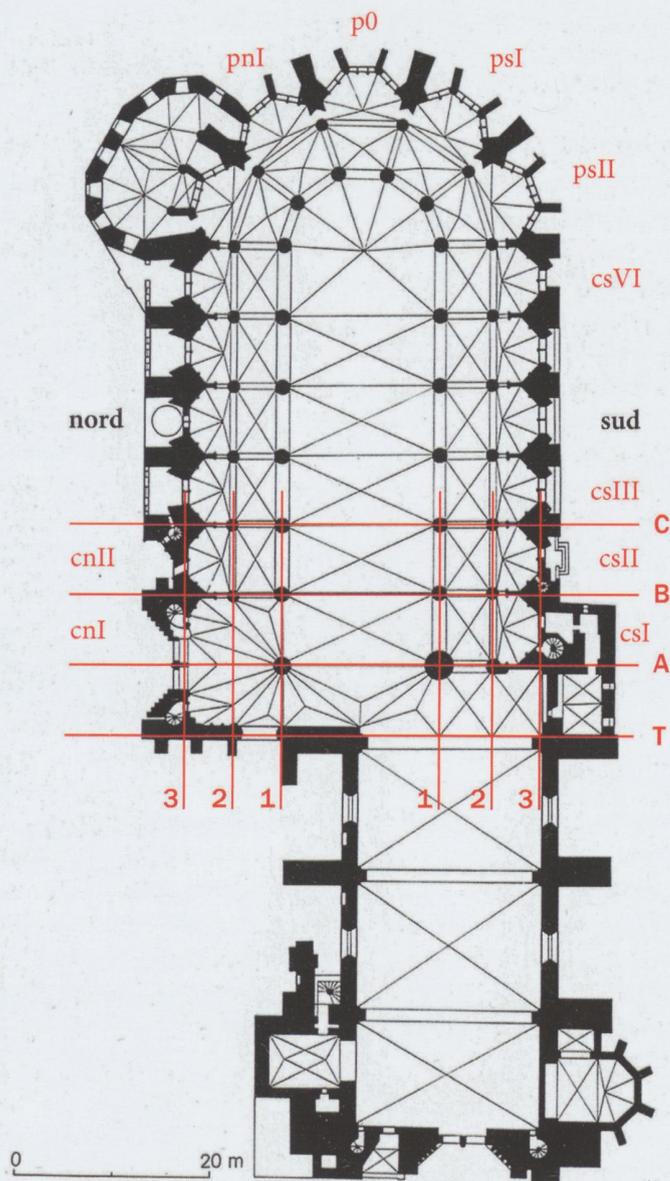


Fig. 1. Toulouse, cathédrale, plan actuel © Freigang/Graml, d'après Erlande-Brandenburg Alain, *La conquête de l'Europe, 1260-1380*, Gallimard, Paris, 1987, fig. 345

Ces parties terminées, les travaux semblent s'être ralentis, abstraction faite de quelques interventions sporadiques à la

demande de l'archevêque Pierre du Moulin, pour la construction du portail occidental au milieu du xv^e siècle, puis de son successeur Bernard de Rosier, qui fit construire, dans le troisième quart du xv^e siècle, la chapelle des Brassiers au nord-ouest du chevet, chapelle détruite au xx^e siècle. Mentionnons encore pour le xvi^e siècle, l'initiative de Jean d'Orléans (1503 à 1533) qui suréleva de quelques assises les contreforts du chevet et érigea un massif pilier de transept entre le chevet et la nef. (illustration p. 46-47, à droite et fig. 1, A1 sud). Somme toute, la cathédrale ne fut jamais vraiment terminée, car le voûtement final, entre 1610 et 1614, par l'architecte Pierre Levesville, ne suivit certainement pas un plan ancien, mais doit être considéré comme un achèvement pragmatique intervenu après un incendie dévastateur pour la cathédrale survenu en 1609⁵. Finalement, l'architecte Sainte-Anne Louzier remplaça l'angle nord-ouest du chevet, la chapelle des Brassiers incluse, par une façade de transept, composition mixte de néorayonnant et de néoflamboyant⁶. En fait, par rapport à d'autres cathédrales de la même époque et de la même région, et surtout en considération de l'essor général de la ville, la cathédrale toulousaine, devenue siège archiépiscopal en 1317, apparaît quelque peu énigmatique. À Narbonne, Bordeaux, Bayonne, Pampelune, ou encore à Rodez et Albi, les chantiers des cathédrales furent bel et bien terminés, au moins en ce qui concerne les chevet et leurs voûtes, malgré des retards considérables dans certains cas. Quant aux maîtres d'ouvrage de l'église métropolitaine de Toulouse, la documentation se présente très éparse et semble se limiter à quelques prélats. N'y avait-il pas de contributions de la part du chapitre ou d'autres donateurs ? Constat ambigu aussi pour le chantier : si nous disposons de quelques noms de maîtres d'œuvre⁷, nous en savons très peu sur la fabrique⁸.

5. Lestrade, 1909.

6. Cazes, 1979-1980.

7. Voir *infra*.

8. En 1319, le chanoine Olivier de Béziers est mentionné en tant que *operaris istius loci* (Obituaire de Toulouse, BnF ms. lat. 3036, f^o 277v). En 1323, Guillaume d'Hugue, prêtre et procureur, fit une donation pour la fabrique (Cresty, t. I, f^o 329v ; c'est le seul acte dans l'inventaire de Cresty qui soit inventorié sous la rubrique « fabrique ») ; en 1327, le procureur de la fabrique déclare avoir dépensé 113 livres, 13 sous et

Nous pouvons néanmoins préciser davantage la chronologie de la cathédrale, après la première grande campagne de travaux. D'après les études de Michèle Pradalier-Schlumberger et de moi-même, résumons que cette première phase englobait deux campagnes, l'une allant de 1275 au milieu des années 1280, l'autre se terminant à la fin du XIII^e siècle⁹. Ces parties concernaient la rangée septentrionale des chapelles, depuis l'actuelle chapelle Saint-Jacques, la première à l'ouest (fig. 1, cn II), le bas-côté inclus, ainsi que la majorité des chapelles rayonnantes, jusqu'à l'actuelle chapelle Saint-Joseph, la première au sud du déambulatoire (fig. 1, psI). À partir de la chapelle psII, la deuxième au sud dans le déambulatoire, et dans le collatéral sud avec ses chapelles, des changements stylistiques très fins mais néanmoins clairs se font remarquer. Les sculptures dans les clés de voûte suivent l'évolution stylistique de la première moitié du XIV^e siècle, jusqu'à l'influence de l'atelier du fameux Maître de Rieux. Quant aux données archéologiques, nous constatons de minimes changements des profils de mouluration et de la technique d'appareillage. Nous connaissons aussi quelques protagonistes de cette deuxième phase de travaux. Elle commence avec l'évêque Gaillard de Prayssac (1306-1317) qui a fait apposer ses armoiries sur la clef de voûte de la deuxième chapelle rayonnante côté sud (fig. 1, psII)¹⁰. Nous connaissons aussi le maître d'œuvre de la cathédrale à cette époque. Il s'agit de Jean de Lobres, *Johannis Delobres, magistrer operum ecclesie S(anc)ti Stephanis Sedis Tholose* qui figure dans le testament du maître des œuvres royales dans les sénéchaussées de Toulouse et d'Albi, Jean de Mantes, en tant que maître responsable non seulement de la cathédrale, mais aussi de l'église des Augustins. Artisan universel, Jean de Lobres contrôle, par ses *ordinationes*, les travaux proprement architecturaux

ainsi que le mobilier liturgique des chapelles fondées par Jean de Mantes aux Augustins jusqu'à l'iconographie des vitraux incluse¹¹. Ce dernier figure d'ailleurs aussi en tant que modeste donateur en faveur de l'œuvre de la cathédrale Saint-Étienne¹². Le deuxième prélat-fondateur connu de cette époque est l'archevêque Guillaume de Laudun, qui, vers 1340, s'occupe du service liturgique dans la troisième chapelle au sud du chevet, ce qui est confirmé par les armoiries du prélat sur la clé de voûte de cette chapelle (fig. 1, csIII)¹³. En somme, malgré une durée relativement longue des travaux, on constate une grande fidélité au plan initial¹⁴. Deuxième observation importante : il y a évidemment des échanges étroits entre les divers chantiers toulousains de cette époque, en l'occurrence la cathédrale et les Augustins. Par la suite, les sources directes restent muettes sur d'éventuels travaux architecturaux, mais il faut mentionner la donation, par l'administrateur archiépiscopal Jean de Cardailhac, d'un grand reliquaire de Saint-Étienne ainsi que d'autres pièces liturgiques précieuses, parmi elles des cloches pour la cathédrale. Le chroniqueur Catel donne la date de 1387 pour cette dotation, mais il faut imaginer une période plus longue pour cette série d'enrichissements¹⁵. Comme un maître-autel du chœur est également mentionné dans ce contexte et étant donné que l'autel de la paroisse, située dans la partie est de la vieille nef, fut consacré en 1386, on a tout droit d'admettre qu'un réaménagement de la liturgie s'acheva à cette époque. À l'évidence, la mise en service d'un nouveau chœur liturgique dans le chevet eut lieu à cette époque, autour des années 1380. Désormais, à commencer par Jean de Cardailhac, bon nombre d'archevêques élurent leurs sépultures au milieu du chœur, près du maître-autel¹⁶.

11. Saint-Martin, 1886-1889 ; Durliat, 1962, p. 209-212 ; Mahul, 1872, t. V, p. 338-339 ; Gilles, 1978, p. 44-46.

12. Saint-Martin, 1886-1889, p. 338 et p. 347-349.

13. Fondation de quatre prébendiers de Saint-Dominique, le 7 septembre 1340 (Cresty 1734/1737, t. I, f° 258r, cf. aussi ADHG, Fonds Saint-Étienne 4 G 88, non folioté).

14. Freigang, 1992, p. 143-149 ; Pradalier-Schlumberger, 1996, p. 228-230.

15. Catel, 1633, p. 611.

16. Catel, 1633, p. 927-942. À part Jean de Cardailhac (mort en 1390), mentionnons Pierre de Saint-Martial (1401), Vital de Castelmaurou

4 deniers pour la fonte et refonte de la plus grande cloche (Cresty, t. I, f° 98r) ; en 1351, le chapitre restitue une certaine somme que l'*operarius* Durand de Villeneuve doit à la fabrique (Cresty, I, f° 229r).

9. Pradalier-Schlumberger, 1979-1980 ; Freigang, 1992, p. 130-131 et p. 134-143 ; Pradalier-Schlumberger, 1996, p. 213-228.

10. Le seul document direct qui nous renseigne sur l'activité de construction est l'appel de l'évêque Gaillard, en 1306, pour solliciter les recteurs du diocèse à augmenter les offrandes pour la fabrique (*Gallia Christiana*, t. XIII, col. 37).

De nouveau, les sources confirment une étroite collaboration entre les chantiers de la ville et celui de la cathédrale. Jacques Maurin est ainsi mentionné, entre 1371 et 1380, en tant que *Magister operis et fabricae ecclesie Sancti Stephani Tholosane*, bien que ses multiples activités attestées dans les documents ne concernent que des bâtiments dans les environs de Toulouse. Son fils, Jean Maurin, terminera le cloître des Augustins, dans les années 1390, mais nous ignorons s'il succéda à son père en tant que maître d'œuvre de Saint-Étienne¹⁷.

Vu qu'une certaine continuité des travaux semble bel et bien ressortir des sources, on ne s'étonne pas de la voir confirmée par les données archéologiques. Contrairement à l'habituelle datation du triforium au XV^e siècle¹⁸, il y a en effet de bonnes raisons pour remonter celui-ci à la fin du XIV^e siècle (illustration p. 46 et fig. 2). Son remplage consiste en des arcatures qui s'entrecroisent pour former deux triangles sphériques superposés et invertis. Chacun renferme un cercle respectivement trilobé et quadrilobé. Chaque lancette est circonscrite par un cadre rectangulaire élargi. Grâce aux triangles superposés et invertis, un motif de courbes et de contre-courbes caractérise ce dessin novateur du triforium. Or, tous ces éléments – composition de formes géométriques inversées en superposition, inscrites dans un cadre rectangulaire et élevé –, se trouvent déjà au rez-de-chaussée, surtout dans les remplages côté ouest des chapelles occidentales (fig. 1, cNI et csII) qui doivent dater au nord des années 1280 environ et au sud des années 1340 (fig. 3). Bien que le remplage au nord soit très endommagé et noyé sous une couche de plâtre, nous constatons sans problème les ressemblances entre les deux parties, malgré leur écart chronologique considérable. Cette liaison étroite du dessin du triforium avec les formes du XIII^e siècle, est indirectement confirmée par d'autres comparaisons. Ainsi, le



Fig. 2. Toulouse, cathédrale, arcades ouest, côté nord. Le renforcement du pilier à gauche (B1nord) est bien visible © C. Freigang

triforium du chevet des XIII^e et XIV^e siècles s'apparente moins à celui du parti du XV^e siècle, quand sous Bernard de Rosier on continua vers l'ouest les parties déjà construites, par l'édification de la chapelle des Brassiers (fig. 1 cNI, fig. 8 et 9). Au cours de ces travaux, on prolongea aussi le triforium dans cette direction, au-dessus de la chapelle des Brassiers. Il fut, hélas, démonté au début du XX^e siècle, mais ses dispositions architecturales sont bien documentées. D'après les sources iconographiques¹⁹, le dessin du remplage du triforium adoptait certes les formes utilisées dans le reste du chevet. Cependant, les moulurations des ébrasements du triforium, restées en place, montrent des différences, à l'est du pilier A1nord par rapport au pilier vis-à-vis, plus ancien (B1nord, côté ouest, fig. 1). Ceci confirme une claire rupture chronologique à cet endroit, entre le triforium au-dessus de la chapelle des Brassiers (milieu du XV^e siècle), d'une part, et la rangée du triforium, nettement plus anciens, dans les parties orientales, d'autre part. Quant à ce triforium initial, on peut en fait le rapprocher des clôtures dans les trois pans du polygone de l'abside du chœur liturgique. Il s'agit d'une sorte de grille, formant une superposition de soufflets, avec une répétition un peu monotone de dessins en courbes et contre-courbes. Malgré de telles prémices

(1414), Pierre du Moulin (1451), Bernard de Rosier (1475) et Hector de Bourbon (1502).

17. Contrasty et Lestrade, 1922.

18. Lahondès, 1890, p. 195-196 (qui a déjà vu les ressemblances entre les clôtures et le triforium) ; Lahondès, 1920, p. 42 ; Rey, 1929a, p. 59 ; Rey, 1929b, p. 77-79 ; Lambert, 1958, p. 104 ; Durliat, 1967, p. 156 (attribution au troisième tiers du XV^e siècle).

19. Entre autres Lahondès, 1920, fig. 36.



Fig. 3. Toulouse, cathédrale, côté ouest de la chapelle csII voir fig. 1
© C. Freigang

du style flamboyant qui pourraient faire pencher en faveur d'une datation au XV^e siècle²⁰, il faut noter que d'autres détails, comme les bases et les socles trapus, ne confirment pas une telle datation tardive (fig. 4). Toutefois, la mouluration des meneaux – un profil en amande suivi de deux

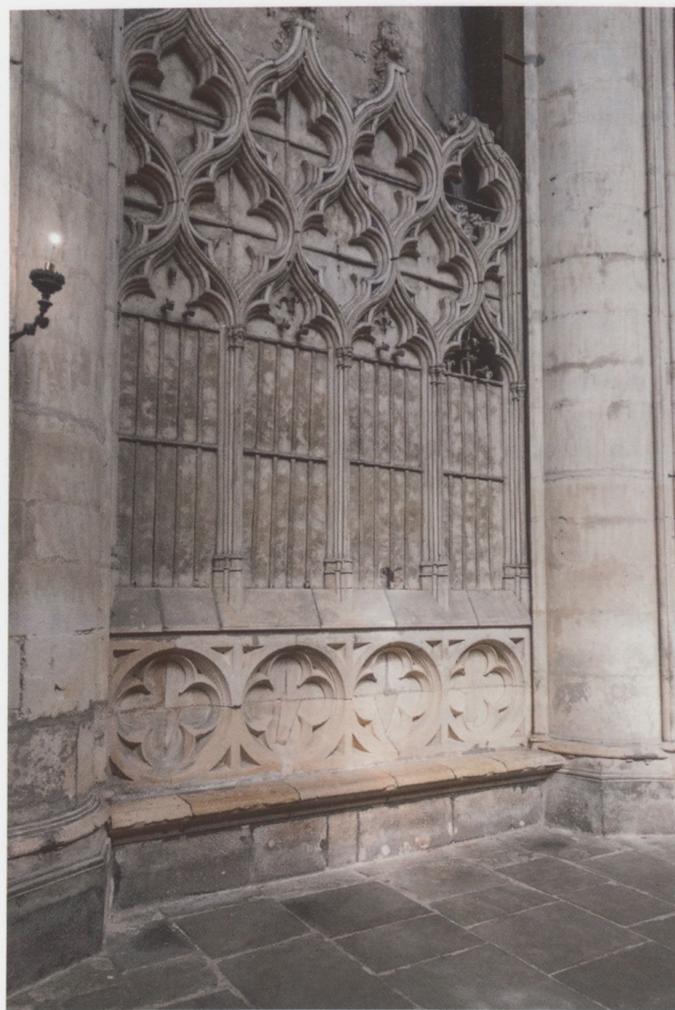


Fig. 4. Toulouse, cathédrale, clôtures du chœur © C. Freigang
baguettes – se rapproche presque à l'identique de la mouluration du triforium. Il semble donc très vraisemblable que les travaux sur les clôtures coïncident chronologiquement avec les travaux au mobilier liturgique dans le chœur, autour des années 1380. Une autre observation vient confirmer cette place chronologique. Le remplage de la baie occidentale de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, annexée au cloître de l'église des Augustins, montre une mouluration très semblable à celle du triforium et, surtout, à celle des clôtures

20. Voir par exemple les remplages des grandes fenêtres des saintes chapelles de Vincennes et de Riom, vers 1400.

de la cathédrale (fig. 5). Même observation pour les bases et les socles qui sont très comparables dans le triforium et les clôtures de Saint-Étienne, ainsi que dans la fenêtre de la chapelle des Augustins. Or, le remplage de cette dernière est très bien daté, entre 1365 et 1378, grâce aux écus de Louis d'Anjou attestés par les chroniqueurs²¹. Ces ressemblances confirment aussi l'activité des Maurin sur les deux chantiers, évoquée plus haut²². Les travaux de la cathédrale autour de 1380 doivent donc, selon toute vraisemblance, être attribués à l'atelier de Jacques Maurin, sous l'administration épiscopale de Jean de Cardailhac.

Quel est cependant le projet d'ensemble poursuivi à cette époque pour l'achèvement de la cathédrale ? Au-dessus de la corniche supérieure du rez-de-chaussée, on constate que les piliers des arcades se poursuivent, avec leurs moulurations à l'extérieur du fût, côté bas-côté. Le triforium à cet endroit devait, dans un premier moment, contourner le fût du pilier, comme l'attestent les premières assises d'un mur de fond qui préparent un triforium aveugle. Cependant, ce plan fut rapidement abandonné en faveur d'un couloir non couvert, derrière l'arcature du triforium²³. La coupe transversale du triforium est également bien visible, dans l'actuel bras nord du transept, sur les deux piliers encadrant jadis la chapelle des Brassiers, déjà mentionnée (fig. 1, B1nord et A1nord). Ici, les petits chapiteaux du remplage ainsi que quelques amorces des meneaux d'encadrement sont restés en place. Les profils des ébrasements sont les mêmes côté intérieur et côté extérieur. Le triforium devait donc consister en une seule rangée d'arcatures, privée de l'habituel passage couvert à l'extérieur. De surcroît, les pierres qui forment les remplages montrent des rainures prévues pour insérer des vitraux. Il s'agissait donc d'un triforium vitré, ce qui permettait au jour d'entrer, au-dessous de la toiture provisoire. Pour cette raison, les collatéraux étaient couverts de terrasses plates – qui sont encore partiellement visibles sous la toiture baroque. Au-dessus, on prévoyait de grandes baies

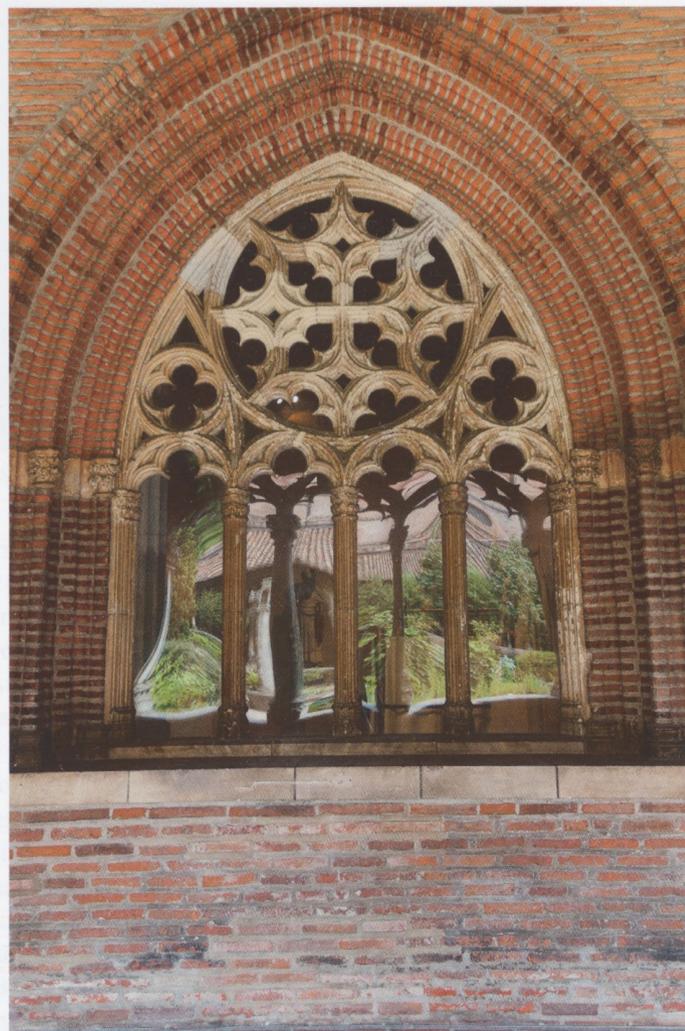


Fig. 5. Toulouse, anc. église des Augustins, cloître, baie à remplage vers la chapelle Notre-Dame-de-Pitié © C. Freigang vitrées, unissant le triforium et les fenêtres hautes dans une grande surface vitrée. Il convient de souligner le caractère exceptionnel d'une telle solution qui dépasse la disposition du triforium ajouré, à passage, courante dans les monuments du gothique rayonnant et développée par exemple aux cathédrales d'Amiens, de Tours et de Cologne ou à l'abbatiale Saint-Ouen de Rouen. À Toulouse cependant, on prévoyait de renoncer au passage-couloir du triforium et d'intégrer

21. Lahondès, 1920, p. 206 ; Milhau, 1977, p. 63-66 ; Milhau, 1980, p. 2.

22. Contrasty et Lestrade, 1922 ; Rachou, 1929, p. 125-126 ; Milhau, 1980, p. 2.

23. Freigang, 1992, p. 146-149 ; fig. 21, 22 et ill. 89 ; Rebière, 2014, p. 123-124, fig. 2 et 3.

une zone de triforium au bas des baies de la claire-voie. Il y a des solutions comparables à la collégiale d'Uzeste (début du XIV^e siècle), à Saint-Michel de Bordeaux (XIV^e siècle, refait au XIX^e siècle) ou à la cathédrale de Condom (début du XVI^e siècle). Dans ces exemples, les fenêtres de la claire-voie commencent immédiatement au-dessus du ras des arcades, mais il n'y pas, comme à Toulouse, le motif d'un triforium intégré dans la paroi vitrée. Dans les grandes cathédrales du Midi cependant, par exemple à Bordeaux, à Rodez ou à Limoges, on constate que les triforiums regagnent au XIV^e siècle une certaine lourdeur, grâce à une mouluration plus simple et plus épaisse qu'au XIII^e siècle, et à un mur de fond qui vient clore le passage vers l'extérieur.

À certains endroits, dans la partie est du chevet toulousain, juste avant l'abside, on voit encore aujourd'hui l'amorce des colonnettes des nervures du voûtement prévu pour la nef centrale. Ces colonnettes s'interrompent à une hauteur correspondant aux commencements des arcs des fenêtres hautes du XVII^e siècle. Faute d'indices de tas-de-charge ou d'arcs-boutants médiévaux, il est impossible de reconstruire la hauteur exacte initialement prévue pour la claire-voie du chevet. Lahondès, commentateur très attentif de l'architecture historique à Toulouse, estimait que la hauteur totale aurait dû atteindre 38 m au lieu des actuels 28 m²⁴. Sans aucun doute une élévation considérable, beaucoup plus élancée que l'actuel voûtement, et qui aurait transformé, en combinaison avec le triforium ajouré, le chevet gothique de Saint-Étienne en une immense cage vitrée !

Si la question de l'élévation prévue se résout facilement, il reste à reconstituer la disposition projetée à l'ouest du chevet actuel. La solution s'avère quelque peu épineuse, en raison de maintes interventions architecturales dont chacune semble inspirée par une volonté très particulière de modifier le projet. D'abord, le magnifique portail occidental, édifié dans les années 1440, sous Pierre du Moulin, peut être interprété comme un abandon du projet d'une cathédrale « idéale », avec transept et nef à plusieurs vaisseaux. Quelques années plus tard, l'édification de la chapelle des Brassiers au nord-ouest du chevet, à l'emplacement d'un

éventuel bras nord du transept aurait, selon Élie Lambert, tenu compte de l'abandon d'un projet initial²⁵ (fig. 6). Ce n'est que sous Jean d'Orléans, au début du XVI^e siècle, qu'on aurait fait renaître le projet à transept, encore plus grandiose qu'il n'était prévu auparavant²⁶. Le transept aurait donc été déplacé d'une travée vers l'ouest pour respecter la chapelle des Brassiers. En outre, l'énorme diamètre du pilier de croisée pourrait faire croire à un plan d'une haute tour de croisée²⁷. Quoiqu'il en soit, les travaux ont été rapidement abandonnés et les amorces déjà commencées serviront, au début du XVII^e siècle, à poser une voûte plus basse que prévu. Après une série de tentatives avortées, tout au long du XIX^e siècle, pour unifier les deux parties si disparates de la cathédrale, on rasera la chapelle des Brassiers au début du siècle suivant, pour édifier sur son emplacement un pseudo-transept²⁸. En somme, on a affaire à un amalgame d'amorces et de fragments, résultat d'une confusion qui aurait très tôt fait rejeter le plan d'origine.

Mais il n'en est pas ainsi. Pour résoudre le problème, il convient d'abord d'indiquer quelques repères fixes. D'abord, les limites occidentales des parties les plus anciennes du chevet se trouvent à la hauteur de l'actuelle délimitation du chœur liturgique, indiquées par les stalles baroques. Toutes ces parties à hauteur de cet axe nord-sud (fig. 1 B, fig. 2 et 3) doivent encore appartenir au XIII^e siècle, côté nord, et à la première moitié du XIV^e siècle, côté sud. Or, on constate, quant aux dernières paires de hauts piliers du vaisseau central à ce niveau, qu'ils sont nettement plus forts que les supports situés plus à l'est (env. 153 cm au lieu de 138 cm, correspondant à un demi-pied de différence ; fig. 1 B1 nord, fig. 2 et 6). Les colonnettes vers l'intérieur de la nef sont au nombre de trois au lieu d'une et sont plus espacées. Évidemment, elles préparent un arc-doubleau renforcé. Il ne s'agit quand

25. Lambert, 1958, p. 100-101.

26. Lambert, 1958, p. 106-108 ; Rebière, 2014, p. 125 ; Lahondès, 1890, p. 212-213 ainsi que Rey, 1929a, p. 64 considéreraient le pilier comme un simple contrebutement entre la nef et le chevet. Avec Rebière, 2014, il convient de souligner l'existence d'assez nombreux indices permettant de reconstituer un projet de transept.

27. Catel, 1633, p. 163 ; Lambert, 1958, p. 106-109.

28. Cazes, 1979-80, p. 44-53.

24. Lahondès, 1890, p. 255.

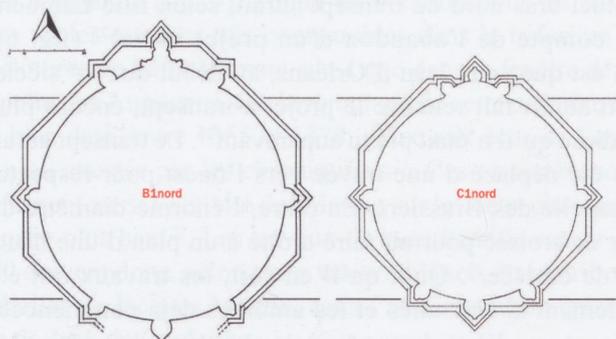


Fig. 6. Toulouse, cathédrale, coupe des piliers B1nord et C1nord voir fig. 1 © C. Freigang/Graml

même pas des piliers orientaux d'une croisée projetée à cet endroit, comme le croyaient Élie Lambert et Jean-Louis Rebière²⁹. À la hauteur de la supposée travée de transept, il faut clairement reconstituer une travée supplémentaire des parties droites du chœur. La disposition de toutes les colonnettes dans les moitiés ouest de tous les supports situés sur cet axe B (piliers de la nef centrale et piliers dans les collatéraux) est identique à celle aux moitiés est de ces supports (fig. 6). Ainsi, la disposition des parties droites du chevet devait se poursuivre dans une travée occidentale supplémentaire (fig. 1, travée cnI).

Les détails architecturaux réalisés sur cet axe nord-sud (B) sont encore bien visibles au sud, dans la chapelle des Anges (fig. 1, csI et fig. 7), érigée seulement sous Jean d'Orléans, mais indubitablement déjà préparée, lorsque la chapelle adjacente fut construite, vers 1340 (fig. 1, csII). Les détails architecturaux de l'œuvre du XIV^e siècle prévoient, à l'extérieur du pan ouest (entrouvert par une riche arcature à remplage, fig. 1, 3, et 7 ; illustration p. 46) de cette chapelle, une autre chapelle polygonale, analogue aux autres chapelles du chevet. C'est la raison pour laquelle le pan oriental de la chapelle des Anges se présente, dans la décoration de ses chapiteaux, avec la mouluration et la structure des soubassements des colonnettes, de façon identique à son revers. Surtout, dans la chapelle des Anges, l'angle du premier pan polygonal, à l'est dans la chapelle, appartient clairement

29. Lambert, 1958, p. 100-101 ; Rebière, 2014, p. 125 et 127.

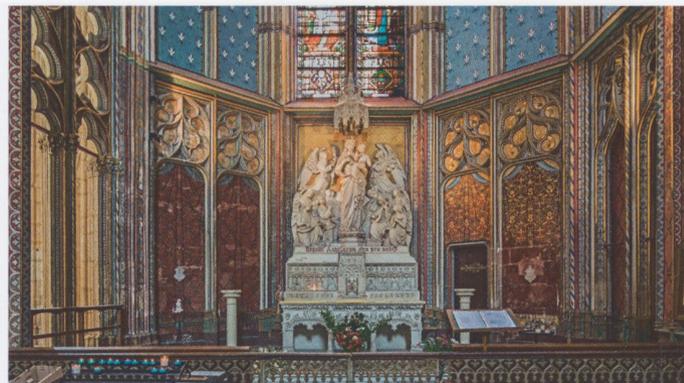


Fig. 7. Toulouse, cathédrale, chapelles des Anges fig. 1 csI © D. Descouens

à cette étape de construction. Il faut en conclure que cet espace a été préparé au moment même de l'édification des chapelles occidentales du côté sud du chevet.

Il se pose donc la question de savoir si la chapelle des Brassiers, sa correspondante septentrionale, ne suivait pas un projet plus ancien, prévoyant, au nord comme au sud, une travée supplémentaire à cette hauteur du chevet³⁰. Même si le mur périphérique de la chapelle des Brassiers n'existe plus, l'analyse de la composition des piliers sur l'axe B confirme les résultats obtenus au sud ; les piliers sont symétriques par rapport à cet axe transversal (fig. 1). On comptait donc, dès le début des travaux au chevet, avec une travée supplémentaire à l'ouest du chevet. La raison du retard étonnant dans la réalisation de cette travée – qui aurait facilement pu faire partie de la première campagne des travaux – nous échappe. Cependant, étant donné l'extrême étroitesse qui régnait dans le pourtour du chevet, une solution pragmatique a été nécessaire pour approvisionner le chantier et implanter la loge avec ses ateliers. Il ne restait que l'espace septentrional entre la vieille nef et la nouvelle construction du chevet. Au sud, il y avait le cloître et le palais archiépiscopal et au nord les maisons des chanoines³¹ (fig. 13).

30. Lambert, 1958, p. 104-105 y voyait, à tort, un changement complet de parti sous Bernard de Rosier, prévoyant une série de chapelles sur l'emplacement supposé du transept.

31. Cazes, Testard 1996, fig. 1 et Rebière, 2014, fig. 1.

Du côté ouest de la chapelle des Brassiers, il était prévu d'ériger une autre chapelle. Bien que le haut pilier devant l'ex-chapelle des Brassiers (aujourd'hui au centre du bras de transept, fig. 1, A1 nord) ait été largement remanié en vue de créer le transept, il montre encore suffisamment de traces de son état au XV^e siècle. Ainsi l'arcade accolée à l'ouest reprend la forme des arcs-doubleaux longitudinaux du chevet, mais son diamètre est légèrement plus fort. Comme le montre la gravure de Lucas et Despax des années 1740, ce pilier, ainsi que le support ouest de la chapelle des Brassiers, à côté, disposait de sommiers de voûte pour y apposer les arcs d'une travée de collatéral et d'une chapelle supplémentaire (fig. 8). Ces voûtes ne furent apparemment jamais exécutées. Du côté vis-à-vis, à l'ouest, l'arc-doubleau s'appuie non pas sur un pilier, mais sur un mur qui correspond à l'actuel mur occidental du chevet (fig. 1, axe T). C'est sur le pourtour de cet espace, délimité par le mur mentionné, la « façade » septentrionale et la paroi occidentale de la chapelle des Brassiers, que Pierre Levesville appuiera une pseudo claire-voie pour ainsi créer une sorte de transept nord très étroit³². D'après la brève description que donne Lahondès de cette partie, il est pourtant possible qu'un tel passage-transept ait déjà été commencé au XV^e siècle, éventuellement en remplacement du projet temporaire d'une chapelle supplémentaire et étroite, à cet endroit³³. Faute de voûtes, on imagine bien qu'une toiture provisoire fut, au XV^e siècle, apposée au niveau du triforium, comme dans le chevet. C'est à ce niveau-là que Pierre Levesville exhaussera les murailles pour créer un étroit bras de transept. S'il n'avait pas eu un commencement médiéval de maçonnerie, il aurait pu se contenter de traiter cet espace comme une

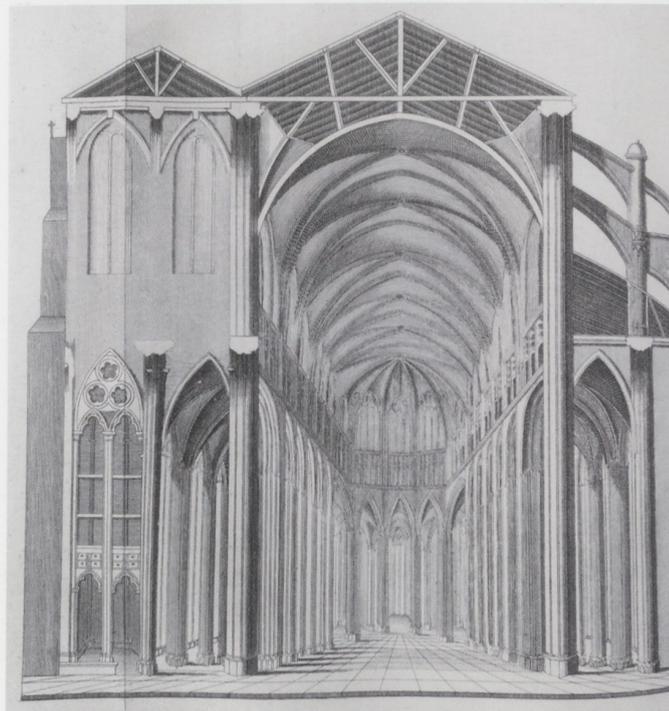


Fig. 8. Toulouse, cathédrale, vue du chœur par Lucas et Despax, avec coupe de la Chapelle de Brassiers, à gauche (Vic et Vaissète, t. V. 1745, après p. 500)

partie du bas-côté. En tout cas, avant le XVII^e siècle déjà, une ou deux petites portes furent aménagées dans ce passage, l'une traversant sa « façade » septentrionale pour assurer l'accès depuis le quartier canonial, l'autre s'ouvrant à l'ouest dans le mur d'appui³⁴ (fig. 9). Quoiqu'il en soit, avec la construction de ce passage-transept provisoire, on disposait d'une sorte d'entrée pour le chevet et on mettait à disposition un mur occidental qui venait clore la moitié nord du chevet. Cela coïncide avec la donation des très grandes orgues, par Bernard du Rosier, en 1463³⁵. Ce vaste buffet

32. La documentation iconographique (Musée du Vieux Toulouse, BM de Toulouse, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Deutsches Dokumentationszentrum für Kunstgeschichte/Bildarchiv Foto Marburg) est très maigre parce que l'étroitesse du terrain ne permettait pas de vue sur cette partie de l'édifice, avant le démantèlement des pourtours de la cathédrale, ce qui allait cependant se faire au cours de la destruction des parties historiques à cet angle du chevet. Une sélection de photographies anciennes est publiée dans Cazes 1979-1980, fig. 7-9 et pl. 10-12.

33. Lahondès, 1890, p. 197, date la fenêtre « ouverte dans l'axe de la rue [des Cloches, longeant le chevet au nord] » de la fin du XV^e siècle.

34. D'après les anciens plans, ce bras réduit du transept fut bientôt subdivisé par des locaux de service clôturés, dont la sacristie de la confrérie des Brassiers, à laquelle fut donnée la chapelle adjacente, en 1645, cf. Aldéguier, 1832-1833, p. 131-132.

35. Catel, 1633, p. 938-939 ; Lahondès, 1890, p. 190-192 et Cabau, 1989, p. 254.

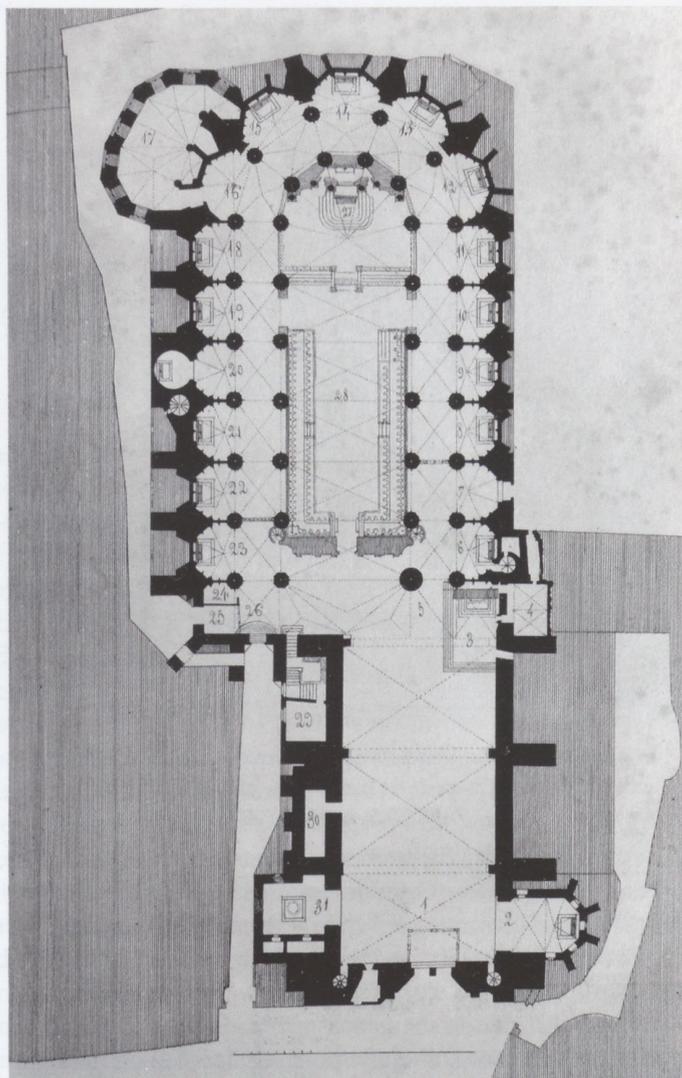


Fig. 9. Toulouse, plan de la cathédrale vers 1800, plan Laffont, début du XIX^e siècle d'après Aldéguer 1832-1833

d'orgues était placé sur l'entrée du jubé, au-dessus de l'autel *Corpore Christi*, placé vraisemblablement à l'angle nord du jubé. Cette donation fut complétée par celle des stalles du chœur. Tout cela indique que l'endroit à l'ouest du jubé (sur l'axe B, cf. fig. 1) fut liturgiquement desservi à cette époque, ce qui confirme qu'il était clos par une sorte de

transept-passage qui permettait une communication directe avec le quartier canonial. Bernard de Rosier semble donc avoir concentré une partie de ses œuvres pieuses – la chapelle des Brassiers et les orgues – dans la zone à l'ouest du chevet qui, grâce à l'entrée du chœur située à cet endroit, devenait désormais une zone bien fréquentée par le clergé, prêt à commémorer ses donations pieuses.

La travée de la chapelle des Brassiers, quant à elle, restait cependant largement conforme au projet du XIII^e siècle : plan polygonal, élévation échelonnée avec triforium ajouré, arcatures aveugles dans la zone inférieure de la chapelle, communication avec les chapelles adjacentes par des lancettes latérales ouvertes, ornées par un remplage libre (fig. 9 et fig. 3). Bien que ces données soient mal documentées, il y a suffisamment d'indices pour reconstituer cette disposition³⁶. C'est donc la même forme qui a été déjà préparée au nord et qui sera réalisée du côté opposé un demi-siècle plus tard, pour la chapelle des Anges (fig. 1, csI). Or, si l'extension du chevet sous Bernard de Rosier avait, avant l'avortement du projet de chapelle occidentale sur l'emplacement du passage-transept, prévu de prolonger le collatéral nord avec ses chapelles, on s'étonne de l'existence du grand pilier devant la chapelle des Brassiers (fig. 1, A1nord). Ce massif ne s'explique pas par la volonté de continuer le chevet, mais il se réfère apparemment à un dessein plus ancien, prévoyant un transept à cet endroit. Qu'un tel projet initial ait bel et bien existé est attesté par les traces d'une chapelle qui fut commencée au nord de la chapelle Saint-Jacques, l'actuelle première chapelle au nord (fig. 1, cnII). Le tracé des murs extérieurs des contreforts suit très clairement le plan polygonal d'une abside, orientée vers l'est (fig. 10). Les profils des moulures des colonnettes sont encore nettement visibles. Cette amorce, commencée uniquement dans la moitié sud de

36. Outre les traces du triforium visibles sur place et la clé de voûte, conservée au musée des Augustins (Inv. Ra 1061), il y a les gravures du plan et de la coupe de la cathédrale, par Lucas dans Vic (de) et Vaissète t. V, 1745, après la p. 500, le plan dressé par Laffont (fig. 9), les relevés de cette partie par Louzier, et quelques photographies de l'extérieur, prises au moment de la démolition de cette partie. Il manque cependant des photographies de l'intérieur de la chapelle.

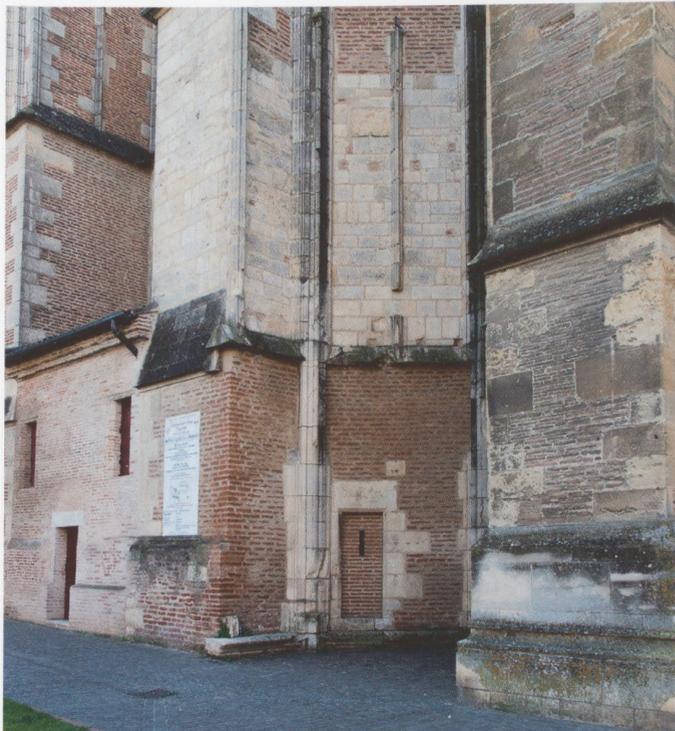


Fig. 10. Toulouse, cathédrale, amorce d'une chapelle au nord du chevet © C. Freigang

l'abside, remonte à un projet d'origine qui prévoyait une chapelle orientée et située derrière la rangée nord des chapelles des parties droites. Étant donné que l'entrée à ce local devait se faire depuis l'ouest, il faut supposer le plan d'un espace transversal pour y accéder depuis le chœur. Vu qu'il existe de nombreux exemples de chapelles orientées parallèles au chevet et greffées sur le bras d'un transept – l'exemple le plus proche est la cathédrale de Limoges, déjà évoquée par Lambert³⁷ –, il faut supposer que la chapelle orientée comptait à Toulouse aussi avec un transept. Compte tenu de la proximité du quartier canonial immédiatement au nord, la construction de la chapelle n'a vraisemblablement jamais été poursuivie. Cependant, d'autres preuves vont confirmer qu'un tel projet de transept existait, dès le début des travaux.



Fig. 11. Toulouse, cathédrale, contreforts au sud-ouest du chevet chapelles csI à csIII dans la fig. 1 © C. Freigang

Ainsi, dans l'axe formant la limite ouest des parties les plus anciennes (axe B, cnII et csII, dans la fig. 1), la maçonnerie de tous les supports est nettement plus renforcée que dans les parties plus à l'est. Au nord, la largeur du contrefort (fig. 1, Cn) est considérablement plus grande. Ce contrefort est presque entièrement construit en pierre de taille, tandis que pour les autres contreforts la maçonnerie a recours à la

37. Lambert, 1958, p. 100.

brique. De plus, l'aménagement à ce même endroit, de la chapelle orientée avec ses pans diagonaux, dans le massif du contrefort, a créé une surface considérable qui est complètement maçonnée. Côté sud, la largeur du contrefort Bs (fig. 1) est également clairement agrandie par rapport au reste des supports. En outre, la moitié ouest de la baie de la chapelle csII (fig. 1) est obstruée par une maçonnerie qui doit être interprétée comme le soubassement d'un contrefort butant en direction est-ouest (fig. 11). Cette observation est confirmée par les hauts piliers occidentaux de la nef centrale, mentionnés plus haut, avec leur diamètre plus large et leur préparation des arcs-doubleaux renforcés (fig. 2 ; fig. 6). Ils se trouvent sur le même axe nord-sud (fig. 1, B cnII et csII) que les contreforts renforcés. Étant donné que la travée immédiatement à l'ouest (cnI et csI) est occupée par les chapelles latérales toujours prévues (chapelle des Anges, csI, et chapelle des Brassiers, cnI), il faut en conclure que les supports devaient contrebuter un transept qui a été, dès le début, prévu à l'ouest de ces chapelles et non pas, comme on le croyait³⁸, immédiatement à l'ouest du chevet de Bertrand de L'Isle. Par conséquent, le très épais pilier d'Orléans (fig. 1, AIsud) correspond à un transept prévu dès le début, où au moins, depuis la construction du collatéral sud au XIV^e siècle, à ce même endroit (fig. 12). De même, le renforcement des supports sur l'axe B (fig. 1) fait partie d'un système d'arcs-boutants dont les volées devaient franchir la dernière travée occidentale du chevet.

Il faut souligner la fidélité avec laquelle on a suivi, à cette époque, le plan d'origine. La chapelle des Anges, qui est la seule partie architecturale du XVI^e siècle qui fut entièrement achevée, ne poursuit pas seulement – dans un idiome modernisé il est vrai – les arcades aveugles déjà préparées au XVI^e siècle. Surtout, côté ouest, cette arcature donnait sur l'espace d'un vaisseau, celui du transept prévu (fig. 7, à droite), par de grandes ouvertures ornées de fins remplages, ménagées dans la cloison occidentale (situé sur l'axe A). Cette disposition à arcatures ajourées reprend exactement celle de la chapelle adjacente à l'est (csII, fig. 3) ; elle avait déjà été préparée dans les chapelles correspondantes de l'aile

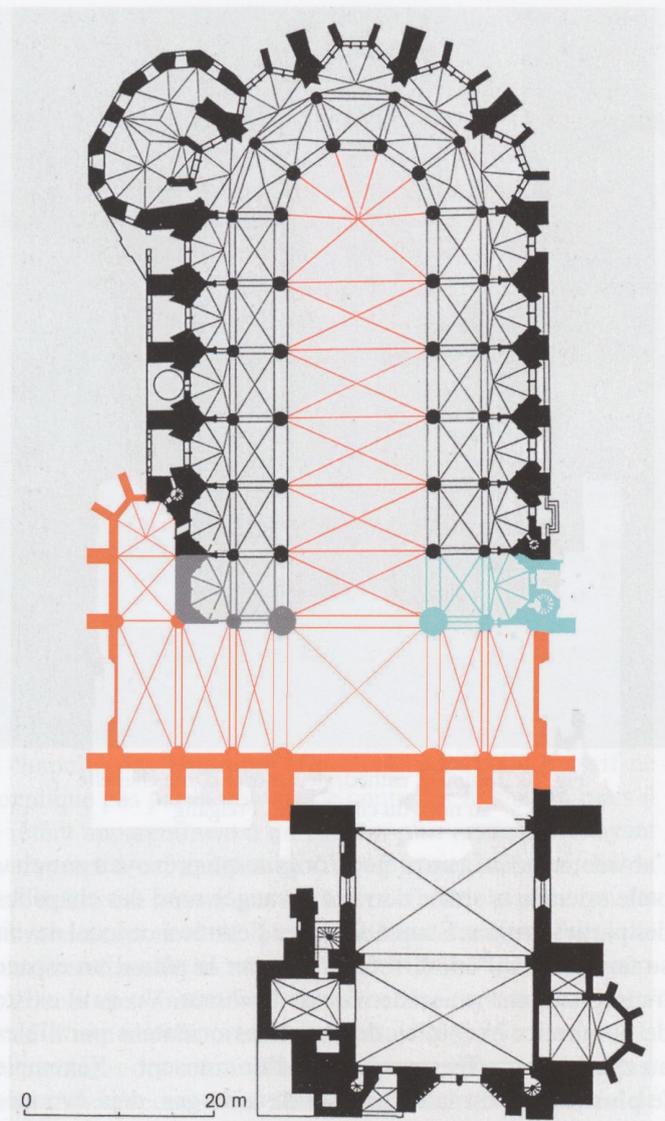


Fig. 12. Toulouse, cathédrale ; restitution hypothétique du plan initial. La sacristie, dans l'angle nord-est, érigée au XVI^e siècle seulement, ne fait pas partie de ce plan initial. En gris et en bleu : parties réalisées suivant ce plan aux XV^e et XVI^e siècles respectivement. Le plan du transept (orange) suit les données archéologiques préparées, dans les parties occidentales du chevet, dès le XIII^e siècle. Il ne s'agit pas d'une restitution du transept du début du XVI^e siècle © C. Freigang/Graml

38. Lambert, 1958, p. 100-101.

septentrionale (cnII et cnI, détruite ; fig. 8 et fig. 9)³⁹. Cette conformité dans l'exécution d'un plan d'origine n'a d'ailleurs rien de surprenant, comme l'attestent les chronologies de cathédrales de Tours, de Troyes, d'Auxerre ou de Rodez entre autres, où l'on a suivi pendant des siècles un plan préétabli. La chapelle des Anges peut donc servir de pierre de touche pour la fidélité avec laquelle on avait, encore au XVI^e siècle, recours à un plan initial. Bien sûr, on ignore complètement bon nombre de ses dispositions. Néanmoins, quelques éléments de ce plan peuvent être reconstruits grâce à quelques détails du transept amorcé. Ainsi, bien que le pilier d'Orléans ne dispose pas de colonnettes en direction de la croisée, on peut, sur la base de la colonnette diagonale côté sud-ouest, reconstituer les traits essentiels du voûtement. Cette colonnette, destinée à la nervure diagonale du bras de transept, part dans un angle très aigu, ce qui permet de reconstituer une voûte rectangulaire très allongée pour la première travée du bras sud du transept. La largeur de ce dernier devait donc, comme il est d'ailleurs de règle, adopter celle du chevet. Par conséquent, il faut en déduire une croisée sur plan carré (fig. 12). Quant à l'extension du bras sud, Rebière a reconstitué trois travées ; le transept aurait donc été en saillie d'une travée par rapport à l'alignement sud du chevet⁴⁰. Bien entendu, rien ne peut être dit à l'égard des compositions des façades du transept, mais compte tenu des ambitions très élevées du projet, elles devaient certainement être somptueuses. Assurément, le transept aurait été contrebuté, depuis l'est, par une série de grands arcs-boutants, volant au-dessus de la première travée du chevet (cnI et csI). Côté ouest, une travée supplémentaire – la première d'une éventuelle nef gothique – pourrait paraître plausible, mais elle aurait pratiquement anéanti la vieille nef. Il faut donc plutôt supposer, comme à la cathédrale du Mans, de très puissants contreforts directement adossés à la façade du transept.

Cela dit, on arrive donc à la reconstitution d'un projet de très haute envergure qui prescrivait une sorte de plan de masse comme plan directeur. Un transept à nef unique

devait compléter un chœur très allongé, doté de six travées dans les parties droites et du nombre très élevé de dix-sept ou dix-huit (si on compte la chapelle orientée au nord) chapelles latérales. En élévation, ce chevet majestueux devait être couronné d'une claire-voie à triforium ajouré. Les deux chapelles orientales adjacentes au transept au nord et au sud devaient communiquer entre elles et avec les bras du transept, par de larges ouvertures couronnées de remplages très novateurs. Techniquement, cette ouverture des murs constituait un défi constructif, puisque cet endroit est situé à proximité des poussées du poids du transept. Un tel transept aurait mordu sur toute la partie est de la vieille nef. Celle-ci aurait été réduite à deux travées, ce qui aurait constitué une annexe relativement pauvre pour servir de paroisse. Étant donné que le grand portail occidental de la nef n'a été ajouté qu'au milieu du XV^e siècle et que Jean d'Orléans lui-même contribua à la construction du clocher au nord de la nef, dans un style local et complètement différent de celui adopté dans le transept, on peut douter que la nef ait été refaite selon le style conforme au gothique flamboyant du transept. La paroisse n'était pas au centre des préoccupations des hauts prélats, bien au contraire ; elle fut continuellement confrontée à la réduction de son église, sur laquelle empiétaient le grand chœur et son transept prévu. Dans ce sens, la cathédrale de Toulouse n'échappe pas à la stratégie de maints chapitres cathédraux en France, comme l'attestent les cas de Beauvais, de Bordeaux et de Carcassonne où seules les parties orientales furent renouvelées pour faire contraste avec les anciennes nefs, plus sobres. À Narbonne, où seul le chevet fut réalisé, on n'a jamais vraiment songé à ériger une grande nef. À Alet ou à Elne, on envisagea un temps de reconstruire les chœurs dans un style gothique, mais tout en gardant un bon raccord aux nefs romanes destinées donc à subsister⁴¹. La magnificence du chevet en tant que lieu du haut clergé aurait été encore plus splendide à Toulouse. Même si l'incertitude règne quant aux façades du transept, on imagine facilement qu'un portail méridional somptueux aurait assuré une liaison magnifique entre le palais archiépiscopal et le chœur de

39. L'aveuglement actuel de la paroi occidentale ne fut en fait exécuté qu'au cours du voûtement de la cathédrale, au XVII^e siècle.

40. Rebière, 2014, p. 132-134.

41. Freigang, 2001.

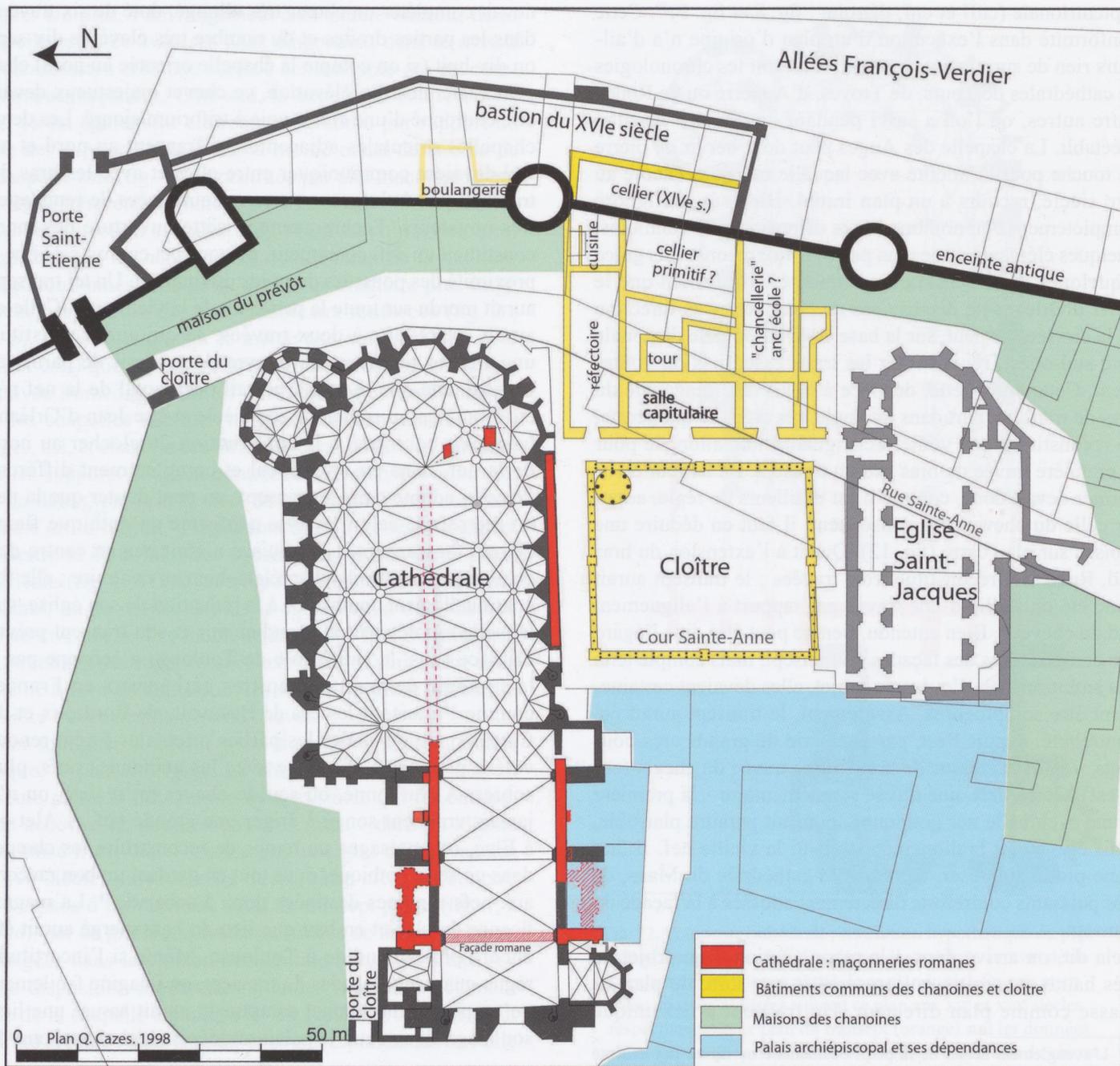


Fig. 13. Toulouse, quartier archiépiscopal au XVII^e siècle © Q. Cazes

la cathédrale (fig. 13). Le plan de masse directeur du chevet et du transept de la cathédrale toulousaine s'apparente à celui d'autres cathédrales du Midi, à Narbonne, Auch, Rodez et Limoges. Avec Limoges, le projet de Toulouse partage aussi la chapelle orientée accolée au transept nord. Dans les deux cas, celle-ci sert de soubassement à un contrefort du transept. Par le nombre de lieux de culte (chapelles), par les dimensions absolues ainsi que par la virtuosité technique – ce qui se manifeste dans les ouvertures à remplages entre les chapelles latérales et le triforium vitré – le projet de Toulouse dépasse de loin d'autres cathédrales de la région, même celles de Narbonne et de Bordeaux. Cependant, pour des raisons inconnues, la réalisation de ce plan ambitieux s'est heurtée trop souvent à un manque d'initiative et/ou de ressources, sans pour autant aboutir nécessairement à la révision décisive du projet. Lorsqu'on abandonna le plan d'origine, comme ce fut le cas au milieu du ^{xv}^e siècle avec l'érection de la chapelle des Brassiers et une autre chapelle projetée, on réalisa un compromis qui gardait néanmoins perceptible l'idée initiale d'un transept et qui suivait, pour le reste, le plan du ^{xiii}^e siècle. Ce compromis fut probablement dû à la répugnance – de la part de la paroisse ? – à démolir davantage la vieille nef. Mais au début du ^{xvi}^e siècle, une nouvelle tentative apparut pour réaliser le vieux plan d'un magnifique chevet à transept.

Étant donné l'importance politique de l'archevêché de Toulouse, on comprend aisément les ambitions qui ont guidé le clergé toulousain dans son projet architectural. Cet objectif ne doit quand même pas être interprété comme une sorte d'altérité ou de supériorité par rapport aux activités architecturales de la ville de Toulouse au ^{xiv}^e siècle. Bien sûr, les dispositions très sobres des églises mendiantes diffèrent, malgré leurs dimensions gigantesques, du projet de la cathédrale. En général, on utilise aussi la brique, plus économique, et les formes sont visiblement plus simples. Mais ces différences ne résultent évidemment pas d'un clivage dans la culture architecturale au sein de la ville, où il faudrait distinguer une équipe d'artisans « internationaux » attachée à la cathédrale d'une part et des ateliers locaux d'un horizon restreint d'autre part. Bien au contraire, on a vu que durant le ^{xiv}^e siècle les maîtres d'œuvre se partageaient les

chantiers cathédraux et communaux. Et cette observation est confirmée par une multitude de ressemblances concernant la production des éléments standards architecturaux. Outre les remplages, comparables à la cathédrale et à certains endroits de l'église des Augustins, la conception des piliers est proche sur maints chantiers de la ville. Les socles et les bases des grands piliers de l'église des Jacobins, de la cathédrale et de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié des Augustins, tous érigés au ^{xiv}^e siècle, suivent une même conception : un socle de plan octogonal possède à son bord supérieur des angles chanfreinés à l'aide d'une courbe très vive. Au-dessus, les bases débordent légèrement et ce tore est appuyé par une série de consoles, pas trop petites. Il s'agit donc des mêmes formes et des mêmes procédés de production, ce qui laisse deviner le très haut standard architectural de la ville, standard dont la cathédrale ne représente que la réalisation la plus excellente.